

Postface

Et si les patriotes l'avaient emporté en 1837? Et si la bataille de Saint-Denis n'avait été que la première d'une suite de victoires pour Papineau et le Parti patriote? On peut alors imaginer une tout autre histoire. Affranchi de la Grande-Bretagne, le Bas-Canada aurait-il pu échapper à l'annexion aux États-Unis? Comment auraient réagi les curés et les seigneurs? Quid des Britanniques, farouchement attachés à l'Empire? Papineau aurait-il pu honorer ses promesses envers ceux qui l'avaient soutenu? L'indépendance du Bas-Canada aurait-elle été possible? Davantage tournés vers la mer et l'Empire, ceux de Québec auraient-ils rompu avec les Montréalais, plus nationalistes et proaméricains? La rébellion de 1837 aurait pu s'avérer un point tournant de l'histoire; rien de plus naturel que de se demander ce qui serait advenu si les patriotes avaient atteint leurs objectifs.

Une uchronie – ou histoire alternative – consiste à convoquer le contexte d'une époque ainsi que les motivations profondes des acteurs historiques en vue de formuler une proposition crédible sur ce qui se serait produit et comment chacun aurait réagi advenant une simple bifurcation dans le déroulement des faits. L'uchronie peut donc constituer un exercice intellectuel utile s'il est mené avec rigueur et intégrité. Le premier constat auquel j'en suis d'ailleurs venu dans le cas présent est qu'il n'est pas facile de faire gagner les patriotes, à moins bien sûr de prendre de telles libertés avec le réel historique que l'exercice relèverait alors du fantasme. On conclura donc que, si une victoire des patriotes et

l'accession du Bas-Canada à l'indépendance étaient parfaitement possibles, ç'aurait cependant été au prix d'importants sacrifices humains et matériels de circonstances particulièrement avantageuses et alignées selon une séquence idéale. La leçon vaut d'abord pour ceux qui jugent ces événements de 1837-1838 comme quantité négligeable dans l'histoire du Canada. Ce n'est pas vrai. Une victoire patriote en 1837 aurait pu entraîner des conséquences colossales sur la géopolitique et le contour des frontières de l'Amérique du Nord. La leçon s'adresse ensuite aux « optimistes », qui jugent à l'inverse qu'une victoire patriote était non seulement possible, mais qu'elle aurait en plus immédiatement pavé la voie à l'accession du Bas-Canada à l'indépendance. Ce n'est pas davantage le cas. Suggérer un corridor direct entre une victoire patriote et l'indépendance d'une république du Canada est une pure vue de l'esprit, en particulier parce que l'idée même d'indépendance occupe encore fort peu les esprits en 1837. Il aurait donc fallu y mettre beaucoup de temps, le temps que soient réunies les conditions nécessaires et que le projet d'indépendance fasse son chemin. J'ai donc tablé sur un « scénario à l'italienne » caractérisé par un parcours sinueux, jalonné de reculs et d'avancés qui permettait bien de déboucher sur l'indépendance, mais sur pas moins de quatre décennies, soit de 1837 à 1871, à l'instar du *Risorgimento*.

Pour aiguiller la locomotive patriote sur la voie de la réussite, il fallait donc réunir les conditions suffisantes afin que les rebelles puissent au moins tenir jusqu'à l'hiver de 1838, de sorte que l'armée anglaise ne puisse riposter avant que les glaces aient immobilisé les communications jusqu'au printemps. Pour y parvenir, il fallait non seulement se débarrasser de l'armée de Gore devant Saint-Denis, mais aussi de celle de Wetherall devant Saint-Charles.

Rappelons qu'en apprenant la défaite de l'armée à Saint-Denis, le général John Colborne avait bel et bien décidé de rappeler à Montréal le détachement du lieutenant-colonel George

Augustus Wetherall, contremendant du même coup la défaite patriote à Saint-Charles et ouvrant du coup tout un faisceau de possibilités. Historiquement, le soldat John Shay et son message furent interceptés avant d'arriver à destination, si bien que, faute de contre-ordre, Wetherall attaqua Saint-Charles avec ses 440 soldats au matin du 25 novembre 1837 avec le résultat que l'on sait. Afin de faire dérailler ce scénario, le seul fait que j'avais besoin de modifier consistait à faire en sorte que le message destiné au colonel Wetherall se rende bel et bien à destination. Et si Shay avait tout bonnement emprunté une autre route ? Et si le simple chant d'une alouette l'avait fait bifurquer de son itinéraire ? Dans son ouvrage classique consacré aux rébellions, l'historienne Elinor Kyte Senior écrit tout bonnement que « L'histoire aurait pu être tout autre si le message ordonnant à Wetherall de retraiter s'était rendu à destination [...] »*

C'est à ma connaissance le seul fait historique que j'ai altéré : en principe, tout le reste en découlerait. Il aura fallu pour autant mobiliser un formidable concours de circonstances et compter sur la remarquable perspicacité de certains acteurs, notamment de Louis-Joseph Papineau, le véritable héros de ce récit. Car, même en évitant la défaite de Saint-Charles et en dépit de la victoire patriote à Saint-Mathias, il fallait en plus que les renforts britanniques appelés du Haut-Canada et du Nouveau-Brunswick ne parviennent pas à entrer au Bas-Canada : de là les batailles de Coteau-du-Lac, de Sainte-Martine et de Saint-Louis-du-Ha!-Ha! Au sortir du printemps de 1838, le camp patriote n'était pas pour autant tiré d'affaire et devait se préparer à une contre-offensive britannique. J'ai donc fait en sorte de présenter le scénario idéal qui, pour demeurer crédible, devait prendre appui sur des faits et des personnages authentiques, tout en comportant une bonne dose de chance, de sacrifice et d'héroïsme.

* Elinor Kyte Senior, *Redcoats ans Patriotes*, McGill-Queen, 1985 : 32.

« Du sang, de la sueur et des larmes », en somme. Mais aurait-ce été suffisant? Encore là non. Pour déboucher sur l'indépendance, le soulèvement patriote devait aussi compter sur un contexte international favorable et, au premier chef, sur l'intense rivalité entre l'Empire britannique et les États-Unis. Négligée par les historiens québécois, cette rivalité traverse pourtant toute la première moitié du XIX^e siècle et aurait pu permettre aux patriotes d'en tirer localement un grand bénéfice. À compter de 1839, l'Empire britannique est particulièrement sollicité par des conflits de haute intensité en Chine, aux Maloines, en Afghanistan et au Liban : pas certain qu'il eut alors été en bonne position pour aussi intervenir en Amérique du Nord, lors d'une guerre civile et d'une guerre d'embuscades dans le Madawaska. Les historiens québécois mésestiment aussi le déclin de l'intérêt de l'Empire pour ses colonies, en particulier entre 1845 et 1870, à l'apogée du mouvement libre-échangiste. Historiquement, les patriotes n'avaient pas pu en tirer parti, car la rébellion avait déjà été écrasée, mais si ceux-ci avaient pu tenir en tant que force politique active, il est clair que la conjoncture internationale leur aurait été nettement plus favorable, mettons vers 1850, qu'elle ne l'avait été en 1837. Finalement, il eut suffi que l'Oncle Sam daigne davantage s'intéresser aux rébellions canadiennes pour que l'histoire se déroule tout autrement. Les soulèvements patriotes coïncident aux États-Unis avec « l'ère des bons sentiments » (1825-1842), caractérisée par une montée de l'isolationnisme, de sorte d'éviter tout conflit avec leurs voisins : une bien mauvaise conjoncture en regard des objectifs patriotes. Cette doctrine change après 1842, la Destinée manifeste, la présidence de James K. Polk et la guerre contre le Mexique. Les contours politiques de l'Amérique du Nord sont alors en pleine ébullition. Si de nos jours des frontières comme celle du Rio Grande ou du 49^e parallèle paraissent immuables, il n'en était rien à l'époque. On n'a qu'à penser à l'annexion du Texas et de la Californie, à l'achat de l'Alaska, aux conflits concernant les zones de pêche ou à la contestation des frontières du Maine. Rappelons en outre que la

guerre d'Aroostock, entre l'Empire britannique et les États-Unis (décrite aux chapitres 18 et 19) a bel et bien eu lieu en 1839, juste qu'elle s'est bornée à des admonestations diplomatiques. Cette guerre trouve d'ailleurs son terme par un traité signé en 1842 par Daniel Webster et sir Alexander Baring, comte d'Ashburton. Il est donc parfaitement plausible que les succès patriotes aient eu un fort impact sur les destinées du continent et dont auraient particulièrement bénéficié aux États-Unis, au point de pratiquement chasser l'Empire britannique du continent.

L'enjeu de l'annexion aux États-Unis traverse tout le récit et devait donc être traité avec minutie. Il ne s'agissait pas par exemple que le Bas-Canada adhère aux États-Unis dans un premier temps, pour ensuite en sortir et accéder à l'indépendance dans un second temps. S'il est encore nécessaire de démontrer le caractère irrémédiable d'une adhésion à l'Union américaine, la guerre de Sécession en donne une preuve éclatante, même si Louis-Joseph Papineau continuera à croire au droit à l'autodétermination des États. Sur cet aspect de la pensée de Papineau, il faut parcourir sa correspondance avec son fils Amédée pour constater combien, en particulier après 1846, il devient un annexionniste convaincu, quitte à y sacrifier la langue et nos usages.* Imaginons maintenant un Papineau qui, plutôt que de vivre retiré à Montebello, eut conservé son influence politique et qui ait continué à infléchir sur le cours des événements.

Outre l'accession à l'indépendance, l'un des objectifs que je poursuivais par cette uchronie consistait à observer comment allaient évoluer les relations au sein de la famille patriote advenant le succès du soulèvement. Plus précisément, j'ai voulu vérifier une assertion de l'historien Allan Greer qui ne m'avait pas échappé dans son ouvrage classique consacré à ces questions :

* Louis-Joseph Papineau, *Lettres à sa famille, 1803-1871*, Septentrion, 2011. 870 p.

Le mouvement patriote réunit les villes et les campagnes, paysans et bourgeois, sous la bannière d'une cause anti-impériale commune. En dépit des efforts pour favoriser l'unité, il est cependant inévitable que se dessinent des tendances divergentes au sein de l'alliance patriote. Si la révolution n'avait pas été matée dès le début, ces différences auraient fort bien pu mener à de sérieux conflits parmi les patriotes.*

Tous les noms et les personnages sont authentiques. J'ai tenté d'appliquer ce principe jusqu'au moindre figurant. Seuls les membres de la famille de Marion Bergevin, épouse de Mailhot, sont une pure invention. De fait, ce pauvre diable d'Édouard-Élisée-Nicolas-Talentin Mailhot, né à Saint-Pierre-les-Becquets en 1803, n'épousera jamais sa bien-aimée dans la réalité, l'échec patriote de 1838 l'ayant contraint à l'exil à perpétuité aux États-Unis. Il y vivra d'ailleurs une existence triste et maussade, à semoncer ses ex-compagnons patriotes, jusqu'à ce que, de guerre en Illinoisasse, il abandonne le Canada à son sort et parte pour l'Illinois fonder une communauté vouée à accueillir des exilés canadiens (L'Assomption, 1150 hab. en 2020).

Autrement, je crois avoir respecté la personnalité et les antécédents de chaque personnage avant que n'intervienne la fameuse divergence du 25 novembre 1837. Le seul personnage dont j'ai dû fortement modifier la personnalité est Henri-Gustave Joly de Lotbinière (1829-1908), dans les faits premier ministre du Québec de 1878 à 1879 et qui, selon sa biographe, était d'abord un être affable, distingué et prompt au compromis, y compris avec ses adversaires conservateurs.† En vue de faire face à la guerre de Sécession et pour succéder à Papineau, j'avoue

* Allan Greer, *Habitants et patriotes, La Rébellion de 1837 dans les campagnes du Bas-Canada*, Boréal, 1997. 368 p.

† Lucie Desrochers, *Sir Henri-Gustave Joly de Lotbinière : un premier ministre improbable*, Septentrion, 2021. 396 p.

avoir eu du mal à trouver, dans la classe politique de 1860, un libéral doté de suffisamment de poigne pour forcer le destin et affronter un George-Étienne Cartier par exemple. J'aurais évidemment souhaité pouvoir compter sur un Wilfrid Laurier ou sur un Honoré Mercier, mais l'un ou l'autre sont alors encore trop jeunes.

La question de Louis Riel et de la création d'un État autochtone vassal des États-Unis, en lieu et place des Prairies canadiennes actuelles, demeure délicate. Riel fut un homme d'État remarquable, dont la mémoire fut malheureusement caricaturée par l'épisode mystique et sa maladie mentale, notamment lors de la révolte de 1885, puis par la pendaison ignominieuse au terme d'un procès truqué. J'ai bien sûr souhaité rappeler le Louis Riel de 1869, celui à l'esprit affuté, qui met les arpenteurs du fédéral en déroute et qui rédige la première constitution du Manitoba. Or, le statut d'État souverain associé aux États-Unis n'est pas si fantasque qu'il y paraît dans le contexte de l'époque. C'est d'ailleurs le choix que les États-Unis feront plus tard à propos de Porto-Rico. En 1899, Washington se porte acquéreur de l'île pour la somme de 20 millions de dollars. Puis, en reconnaissance de la participation des Portoricains à la Seconde Guerre mondiale, l'île obtient en 1956 le statut d'*État libre associé* dépendant des États-Unis : un pays autonome non souverain en somme, où le gouverneur local a les pleins pouvoirs, mais dont les représentants à Washington n'ont qu'un rôle d'observateur.

Les idées qui jalonnent ce roman s'appuient sur des années de recherche et d'enseignement portant justement sur le sujet des rébellions patriotes. Il serait donc oiseux de retracer l'origine de chacune d'elles. Sur la mobilisation politique et les divers clans qui composent la mouvance patriote, je me suis d'ailleurs beaucoup servi de mon propre essai, *Patriotes et Loyaux, mobilisation politique et leadership régional : 1834-1837* (Septentrion, 2004). Saluons néanmoins certaines contributions qui m'auront particulièrement accompagné durant la rédaction de ce récit. J'ai déjà

fait mention d'Elinor Kyte Senior et de Allan Greer. Pour mettre en scène le scandale des Aliénés, j'ai pour l'essentiel confondu des éléments issus de deux célèbres scandales de l'époque : celui de l'hôpital de Beauport, survenu en 1845 et l'Affaire des Tanneries qui éclate en 1874.* Les parallèles que j'établis entre la crise au Haut et au Bas-Canada tiennent en partie à l'essai de l'historien Yvan Lamonde comparant la politique et les stratégies mises de l'avant par les réformistes des deux Canadas.†

L'idée d'une ligne de démarcation passant par Portneuf et séparant la région de Québec de la région de Montréal ne tient pas du hasard et découle de la réflexion d'un historien de Québec à l'effet que, malgré son apparente unité autour de la langue et des usages français, le territoire québécois revêtirait en fait deux réalités sociographiques. Yves Tessier distingue le Québec maritime qui, de Portneuf à l'Acadie, est surtout tourné vers la mer, l'extraction des ressources naturelles et qui est réputé plus clément envers la tutelle britannique. D'autre part, un Québec continental autour de Montréal serait davantage tourné vers l'agriculture et États-Unis. Le nationalisme québécois y serait aussi plus vigoureux du fait de l'omniprésence de l'anglais. M'appuyant sur cette dichotomie, j'ai pu proposer une démarcation analogue, inscrite dans les Accords de Québec en 1838, puis pérennisée en 1871 pour séparer le Québec et la Mauricie, au sein de la Laurentie.‡

On s'étonnera peut-être du portrait somme toute sympathique que je brosse de lord Durham. C'est que malgré une

* J.-M. Lebel. « Joseph-Édouard Cauchon et le cas de l'Asile de Beauport », *Cap-aux-Diamants*, (83), 15–19 ; Jacques Lacoursière, *Histoire populaire du Québec*, t. 3, Septentrion, 1996.

† Yvan Lamonde, *Les colonies du Haut et du Bas-Canada avant et à l'époque des rébellions*, PUF, 2022. 234 p.

‡ Yves Tessier, *Histoire de la rivalité Québec-Montréal : de l'époque amérindienne à nos jours*, Éditions Tessier, 1984. 166 p.

historiographie québécoise dévastatrice, Durham n'a rien d'un raciste primaire ni d'un fourbe machiavélique, mais souhaitait d'abord rompre le poids politique que leur irréductible unité nationale conférait aux Canadiens français*. Quant au Rapport Durham lui-même (disponible gratuitement en ligne), il devrait être lu par tous les Québécois tant il porte à la réflexion sur le colonialisme et sur la précarité du fait français en Amérique.

Il n'existe pas de bon livre en français sur l'épopée des flibustiers, telle qu'on l'entend dans l'historiographie américaine. Ça demeure certainement une lacune à combler.† Enfin, sur la poli-

* Pour en avoir le cœur net, voir le travail que lui a consacré Janet Ajzenstat dans *The Political Thought of Lord Durham*, University of Toronto Press, 1989.

† En attendant, le sujet est bien couvert en anglais, notamment par Charles H. Brown, *Agents of Manifest Destiny: The Lives and Times of the Filibusters*. (University of North Carolina Press, 1980) et par Robert E. May, *Manifest Destiny's Underworld: Filibustering in Antebellum America* (University of North Carolina Press, 2002). Sur la politique étrangère des États-Unis et les tensions avec le Royaume-Uni, voir Aïssatou Sy-Wonyu, *Les États-Unis et le monde au XIX^e siècle* (Armand Colin, 2004). Sur les radicalismes aux États-Unis et leur intérêt au succès des patriotes du Canada, voir le rafraichissant essai de Julien Mauduit, *La guerre d'indépendance des Canadas: Démocratie, républicanismes et libéralismes en Amérique du Nord* (McGill-Queen, 2022). Sur le Canada dans la guerre de Sécession, voir les beaux livres de Jean Lamarre, *Les Canadiens français et la guerre civile américaine* (VLB, 2006) et *D'Avignon Médecin patriote et nordiste* (VLB, 2009). Quant à la politique anglaise et au Colonial Office, de très nombreux ouvrages abordent ces questions. J'ai moi-même consacré quelques travaux au personnage de Henry Samuel Chapman. Voir autrement, les livres de Peter Burroughs, notamment *British attitudes towards Canada, 1822-1849* (Prentice-Hal, 1971), celui de Philip Buckner, *The Transition to Responsible Government: British Policy in British North America, 1815-1850* (University of Toronto Press, 1987) et, plus récemment, *Une lecture impériale de la résistance de 1837 et de sa*

tique étrangère de la France durant la monarchie de Juillet, puis sous le Second Empire, les ouvrages sont bien sûr légion. Saluons à ce sujet la contribution appréciable de mon ancien étudiant et ami, Émile Grenier Robillard que je salue*. J'ai aussi eu plaisir à revisiter de vieux classiques, tels que ceux de Pierre Renouvin et de Jean-Baptiste Duroselle ainsi que l'ouvrage de Félix Ponteil (*L'éveil des nationalités et le mouvement libéral, 1815-1848*), qui réussit l'exploit peu banal d'écrire 800 pages sur un sujet pareil sans consacrer un traitre mot à nos patriotes.

Montréal, novembre 2024

répression : le rapport Ogden, de Yvan Lamonde et Louis-Georges Harvey (PUL, 2023). Sur le contexte historique anglais, j'ai rouvert avec plaisir *Politics in the Age of Peel*, de Norman Gash (Norton, 1971) et l'excellent *The Victorian Frame of Mind, 1830-1870*, de sir Walter E. Houghton.

* Émile Grenier-Robillard, *Le Québec vu par les élites françaises sous la Révolution et Napoléon*, mémoire de master 2 d'histoire, Université Paris IV, 2013.